

Edouard Levé

Journal, P.O.L., 2004

[...] Reste qu'on peut lire ce *Journal* avec une distance amusée. A commencer par son titre, généralement synonyme de « journal intime » : rien de plus « extime » au contraire, rien de plus impersonnel que ces « Mémoires » où l'auteur compile dans un style compassé à l'extrême les nouvelles ordinaires du monde. Où l'on se dit au passage qu'Edouard levé tord le cou aux deux grandes affaires de la littérature contemporaine : l'expansion du « je » et l'étalage des noms propres.

Si l'on reconnaît par moments les massacres (du Rwanda ?), les couloirs (de la Fiac ?) ou le tueur (de Nanterre ?), le gommage des informations donne au *Journal* quelque chose d'universel, ou plus exactement de « générique », à l'exemple des « images génériques » qui composaient déjà en 2001 sa série photographique des *Actualités*, inventaire visuel des cérémonies ordinaires de la vie politique (la visite officielle, l'inauguration, la conférence de presse, etc.) D'autres fois, et ce sera tout le temps comme ça tant qu'on lira son *Journal*, une « information générique tombe soudainement pile poil dans l'actualité la plus récente : « *Un gouvernement démissionne et le premier ministre sortant forme une nouvelle équipe ministérielle.* » Raffarin IV ?

Enfant de Perec, petit-fils de l'OuLiPo et des ses écritures contraintes, lecteur de Jacques Roubaud, de Raymond Queneau et de ses *Exercices de style*, Edouard Levé a retenu la leçon comme quoi la gêne pouvait être exquise, comme quoi l'art calculé du puzzle, l'écriture mode d'emploi et l'art conceptuel ne sont pas systématiquement synonymes de littérature froide, mais peuvent au contraire infiltrer tous les genres, produire un surplus d'émotion, manifester de la colère ou de l'effroi, et produire leur zeste d'humour.

Dans les pages culture de son *Journal*, l'artiste-écrivain se livre en sous-main à de pseudo-inventions de films, de pièces de théâtre, d'expositions, pastiche parodique de la production culturelle actuelle et du discours critique. Jusqu'à cette mise en abyme satirique d'un écrivain sans nom, « *mondain à monocle, pilier des salons de la capitale* », et qui a tenu « *toute sa vie un journal. [...]* *Ce sont des cahiers pleins d'amertume et de désespoir, truffés d'aphorismes mélancoliques, de jugements sûrs à propos de la littérature et de commentaires incisifs sur ses contemporains.* » De ce point de vue, le *Journal* d'Edouard Levé est un antijournal et congédie d'un coup de gomme bien des manières ringardissimes de faire et de recevoir la littérature.